Tentatives de modernisation agricole en Anjou

« 28 septembre – [...] Mon premier soin ici, comme partout en Anjou, ce fut de m'informer de la résidence du marquis de Turbilly. A force de multiplier mes questions, je finis par découvrir que, non loin de la Flèche, il y avait un endroit appeléTurbilly; mais ce n'était pas ce que je désirais, car il n'y avait pas là de M. de Turbilly, mais un marquis de Galway, qui avait hérité Turbilly de son père. Cela me rendit de plus en plus perplexe et je renouvelai mes questions avec une telle insistance que plusieurs personnes, je pense, me tinrent pour à moitié fou. A la fin, je rencontrai une vieille dame, qui résolut la difficulté elle m'apprit que Turbilly, à environ 13 milles de Ia Flèche, était bien l'endroit que je cherchais il avait appartenu au marquis de ce nom, qui avait écrit, croyait-elle, plusieurs ouvrages il était mort insolvable, il y a vingt ans le père de l'actuel marquis de Galway avait acheté la propriété. C'était bien ce que je voulais je me décidai à prendre un guide, le lendemain matin, et, si je ne pouvais visiter le marquis, je verrais du moins les restes de ses défrichements. Cependant, la nouvelle qu'il était mort insolvable me peina beaucoup c'était un mauvais commentaire de son livre et je prévoyais que, quelle que fût la personne que je trouverais à Turbilly, elle tournerait en ridicule une économie rurale qui aproduit la ruine du domaine où elle a été pratiquée. [...]

29 septembre - Ce matin, j'exécutai mon projet; mon guide était un paysan, avec une paire de bonnes jambes, qui me conduisit à travers des landes en bruyères, semblables à celles dont parle le marquis dans son *Mémoire*. Elles apparaissent comme sans limites, et l'on me dit que je pourrais voyager bien des jours et des jours sans voir autre chose; que de champs pour entreprendre des améliorations agricoles, mais non pour ruiner des domaines. A la fin, nous arrivâmes à Turbilly, un pauvre village, composé de quelques maisons dispersées, dans une vallée creusée entre deux hauteurs, qui ne sont maintenant que bruyères et landes au milieu, le château, avec des avenues de beaux peupliers qui y conduisent. Il m'est difficile d'exprimer la curiosité anxieuse que j'éprouvais à examiner chaque pièce de la propriété pas une haie, un arbre, un buisson qui ne m'intéressât j'avais lu la traduction du récit qu'avait publié le marquis de ses entreprises dans l'*Agriculture* (*Husbandry*), de Mill, et je le considérais comme le morceau le plus intéressant que j'eusse rencontré, bien longtemps avant d'avoir pu me procurer en original le *Mémoire sur les défrichements*, et je résolus, si jamais je venais en France, de voir les défrichements dont le récit m'avait procuré tant de plaisir.

Pour le propriétaire actuel, le marquis de Galway, je n'avais ni lettre de recommandation, ni personne pour me présenter. Cependant, je lui exposai mon cas j'avais lu le livre de M. de Turbilly avec tant de plaisir que je désirais fort voir les améliorations agricoles qui y étaient décrites. Il me répondit en bon anglais, me reçut avec une politesse si cordiale et en manifestant un si grand intérêt pour l'objet de mes voyages, qu'il me mit en parfaite humeur, et par conséquent à l'aise avec tout ce qui m'entourait il me fit servir un déjeuner à l'anglaise, et donna des ordres pour qu'un homme nous accompagnât dans notre promenade je désirais que ce fût le plus ancien ouvrier du temps du feu marquis de Turbilly. Je fus heureux d'apprendre qu'il en subsistait un, qui avait travaillé avec lui, dès les débuts de son entreprise. Au déjeuner, M. de Galway me présenta à son frère, qui parlait aussi l'anglais, et il m'exprima le regret de ne pouvoir me présenter

également à Mme de Galway, qui était en couches. Il me raconta que ce fut son père qui acquit le domaine et le château de Turbilly. Son arrière-grand-père vint en Bretagne avec le roi Jacques II, quand celui-ci eut perdu le trône d'Angleterre des personnes de la même famille vivent encore dans le comté de Cork, notamment à Lotta. Son père était réputé dans cette province pour ses talents d'agriculteur, et, en récompense de défrichements de landes qu'il avait accomplis, les États de Bretagne lui donnèrent, dans l'île de Belle-Ile, un canton de landes, qui appartient maintenant à son fils. Apprenant que le marquis de Turbilly était complètement ruiné et que ses domaines d'Anjou allaient être mis en vente par ses créanciers, il les visita et, trouvant que la terre pouvait très bien être améliorée, il en fit l'achat, donnant pour Turbilly environ 15 000 louis d'or, prix qui en rendait l'acquisition hautement avantageuse, bien qu'avec le domaine il ait acquis aussi quelques procès. La propriété comprend 3 ooo arpents, à peu près d'un seul tenant, la seigneurie de deux paroisses, avec la haute justice, etc., un vaste château agréable et bien aménagé, des dépendances très complètes, et maintes plantations, oeuvre de l'homme célèbre sur lequel portait mon enquête.

J'étais presque haletant en l'interrogeant sur la ruine d'un si grand novateur en agriculture : « Vous êtes chagriné qu'un homme ait été ruiné par un art que vous aimez tant ». Précisément. Mais je fus soulagé à l'instant, car il ajouta que, si le marquis ne s'était occupé que d'agriculture et de défrichements, il ne se serait jamais ruiné. Mais un jour qu'il fouillait le sol pour y trouver de la marne, sa mauvaise étoile lui fit découvrir une veine de terre, parfaitement blanche, qui, suivant l'expérience qui fut faite, ne donna pas d'effervescence sous l'action des acides. Il fut frappé par l'idée de s'en servir pour faire de la porcelaine il montra ce kaolin à un manufacturier qui le proclama excellent. L'imagination du marquis prit feu et il résolut de changer en ville le pauvre village de Turbilly, en y établissant une fabrique de porcelaine il entreprit le tout à ses frais, éleva des bâtiments et fit tout ce qui était nécessaire il ne manquait que la capacité et les capitaux. Enfin, il fit de la bonne porcelaine, mais fut trompé par ses agents, par ses ouvriers, et finalement ruiné. Une manufacture de savon, qu'il fonda aussi, ainsi que quelques procès relatifs à d'autres domaines, contribuèrent à son infortune ses créanciers saisirent le domaine; mais lui permirent de l'administrer jusqu'à sa mort; c'est alors qu'il fut vendu.

La seule partie du récit qui diminua mes regrets, c'est d'apprendre que, quoique marié, Turbilly ne laissa pas de famille ainsi ses os pourront dormir en paix, sans que sa mémoire soit avilie par une postérité indigente. Ses ancêtres avaient acquis le domaine par l'effet d'un mariage, au XIVe siècle. Ses entreprises agricoles, remarqua M. de Galway, certainement ne lui ont pas nui elles ne furent pas bien exécutées, et lui-même ne les soutint pas assez, mais elles donnèrent plus de valeur au domaine, et il n'a jamais entendu dire qu'elles lui aient causé aucune difficulté. Je ne puis que remarquer ici que c'est, semble-t-il, une fatalité qui poursuit les gentilshommes campagnards, quand ils tentent de se livrer au commerce ou à l'industrie. En Angleterre, je n'ai jamais connu un propriétaire foncier, ayant l'éducation et les habitudes de cette classe, qui ait tenté l'un ou l'autre sans se ruiner infailliblement, ou, à défaut de ruine, sans en avoir considérablement souffert. Soit que les idées et les principes du commerce aient en eux quelque chose qui répugne aux sentiments qui découlent de l'éducation soit que l'inattention habituelle des gentilshommes campagnards

pour les petits gains et épargnes, qui sont l'âme du commerce, rende leur succès impossible en un mot, à quelque cause qu'il faille l'attribuer, le fait est là, qu'il n'y en a pas un sur un million qui réussisse. L'agriculture, l'amélioration de leurs propriétés, voilà la seule sphère convenable et légitime de leur activité et, bien que l'ignorance puisse rendre parfois ces entreprises dangereuses, ils peuvent cependant les tenter en toute sécurité, mais ne pas en risquer d'autres. »

A. Young, *Voyages en France,* éd. Henri Sées, Paris, Armand Colin, réed. 1976, t.I, p. 248-256.